



HAL
open science

Voyage à travers le temps en compagnie de deux plantes à Madagascar: l'Indigo et l'Eucalyptus

Jacqueline Ravelomanana

► **To cite this version:**

Jacqueline Ravelomanana. Voyage à travers le temps en compagnie de deux plantes à Madagascar: l'Indigo et l'Eucalyptus. *Revue historique de l'océan Indien*, 2014, Histoire et environnement en indianocéanie depuis le XVIIe siècle (La Réunion, Maurice, Rodrigue, Madagascar, Les Seychelles, Mayotte, les Comores), 11, pp.469-476. hal-03249207

HAL Id: hal-03249207

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249207>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Voyage à travers le temps en compagnie de deux plantes à Madagascar :
l'Indigo et l'Eucalyptus**

Jacqueline Ravelomanana
Professeure
Université d'Antananarivo-Madagascar

En répondant au Professeur Prosper Eve pour participer à ce colloque, nous avons initialement pensé que nos recherches et notre réflexion à propos de ce thème sur « L'Histoire de l'Environnement en Indianocéanie (La Réunion- Maurice-Rodrigues-Madagascar-les Seychelles-Mayotte-les Comores) seraient / seront limitées au XIX^e siècle.

Or, au fur et à mesure que nous nous sommes enfoncée dans le dépouillement de certains documents, dont le fonds Grandidier à l'Académie Nationale des Arts et des Lettres de Madagascar, à Antananarivo, nous nous sommes aperçue que d'autres aspects de la recherche vont être occultés si cette limite temporelle est la seule à être considérée.

Nous avons donc choisi cet intitulé pour d'autres raisons. La première est que le sujet de ce colloque nous permet à nous tous de faire des voyages extraordinaires, en tant que « bons historiens » à travers le temps et l'espace et d'imaginer le contexte dans lequel tout d'abord pirates, corsaires royaux, flibustiers tout en « écumant » les mers, n'ont pas oublié de « changer leur monde » en participant au transfert de plantes et d'animaux. Ensuite navigateurs, marins émérites, ont pris de bonnes initiatives pour transférer des plantes et des espèces nouvelles d'animaux tout comme des hommes de sciences, des médecins devenus « botanistes » comme Henri-Ernest Baillon (1827-1895)¹¹⁶⁶ ; des aventuriers devenus diplomates comme Jean Laborde (1806-1878) à Antananarivo et à Mantasoa, et son ami De Lastelle à Mananjary ; des émissaires royaux ou en voyage d'études comme le Docteur Besson à Fianarantsoa entre 1889-1890 ; des naturalistes et explorateurs, grands malgachisants, comme Alfred Grandidier (1836-1921) et son fils Guillaume (1873-1957) ; des colonisateurs, comme le Général Gallieni (1896-1905 à Madagascar).

La deuxième raison est que ce sujet nous a permis de constater que l'histoire peut aussi se faire à partir de l'environnement, qu'elle n'est pas seulement le récit des événements mais qu'elle peut servir d'une autre manière à comprendre ces mêmes faits événementiels, surtout pour le XIX^e siècle.

Leur connaissance permet aussi d'avoir un autre éclairage sur la périodisation de l'histoire qui se veut aujourd'hui globale, car une plante comme l'Indigo, par exemple, ayant plusieurs variétés, va nous faire connaître qui fréquentait et habitait le Sud de Madagascar au XVI^e siècle, au XVII^e siècle...

¹¹⁶⁶H.-E. Baillon, *Histoire Naturelle des Plantes de Madagascar*, 3 vol.

La dernière raison, aussi importante que les autres, est que cette communication / cet article pourra peut-être donner des idées à certains responsables de l'environnement et pourquoi pas à tous ceux qui pourront la / le lire de prendre des initiatives immédiates, sans considération des intérêts de chacun, comme les missionnaires du XIX^e siècle ou le Général Gallieni, pour le bien de l'environnement à Madagascar.

Le plan de cette communication est simple : il y aura deux parties, l'une consacrée à l'Indigo et l'autre à l'eucalyptus.

Pourquoi avoir choisi ces deux plantes ? Tout d'abord, il y a eu les problèmes de documentation, sur le plan historique : peu d'archives, car peu de choses écrites sur les plantes. Il a fallu un travail de bénédictin pour piocher à gauche et à droite et faire des recoupements d'où ces « voyages à travers le temps ». Et ce sont ces deux plantes qui nous ont permis de faire des tribulations pour une histoire indianocéanique. Nous parlerons de l'Indigo en premier lieu, ensuite de l'Eucalyptus. Le plan sera alors chronologique, car nous allons suivre ces plantes selon leurs pérégrinations.

I – L'Indigo : Plante voyageuse et témoin d'une culture commune malgache

Ce colloque va nous permettre de pouvoir remonter très loin dans le passé pour réfuter ou confirmer la date officielle de la découverte de Madagascar au mois d'Août 1500, par les Portugais. Par contre, les informations données par Alfred Grandidier au sujet de cette plante permettent de connaître à la fois les habitants des régions qui ont connu l'usage de cette plante sur le plan local et national dès les XVI^e et XVII^e siècles.

L'Indigo a de nombreuses variétés et il porte des noms malgaches différents selon les régions. Ainsi l'*Indigofera pedunculata* d'Hilsenberg et Bojer est appelée en Imerina *aikamanga* (litt. : l'Indigo bleu) et chez les Betsileo *tapitsakaondry* (litt. : que les moutons ne prennent pas). Mais l'*indigofera hirsuta* de Linné est la plus populaire. C'est une plante annuelle ou bisannuelle, à rameaux dressés ou étalés, à feuilles longues et à fleurs. Cet Indigo peut être vu à Morondava, dans le pays betsileo et dans la région de Betafo. Presque tous les Malgaches l'appellent *engitra* sauf dans l'ouest, *engitrakoho*, Indigo-fiente de volaille et chez les Sakalava du Boina, le *netsy*.

Bien avant l'introduction de l'*indigofera tinctoria*, l'*indigo hirsuta* a probablement été utilisée par la majorité des Malgaches, car en 1595, Cornelis de Houtman écrivait déjà dans *Premier Livre de l'Histoire de la Navigation aux Indes Orientales par les Hollandais*¹¹⁶⁷ : « A Saint-Augustin,

¹¹⁶⁷ Cornelis de Houtman, *Premier livre de l'histoire de la navigation par les Hollandais*, 1595, p. 10. Explorateur, frère de Frederick de Houtman qui découvrit une nouvelle route des épices au temps où le commerce des épices appartenait à l'empire portugais, Cornelis de Houtman fut mandaté pour un voyage vers l'Asie du Sud Est. Ce voyage mal organisé fut un désastre mais

il y a l'herbe dont se fait l'*auit* et qui croît sans culture. Quand les Malgaches veulent teindre leurs fils de coton, ils cueillent et estampent de cette herbe, autant qu'il leur est nécessaire ; ils ne préparent aucun en balles ou en pots pour vendre car ils ne trafiquent pas en terre étrangère et l'appellent *enger* (*engitra*). Les feuilles sont semblables au romarin, mais l'herbe est plus basse et près de terre, comme le thym ».

Les témoignages sont nombreux. Ainsi en 1639, Mandeslo¹¹⁶⁸ constatait l'existence de l'Indigo à Saint-Augustin et il remarquait qu'on ne le mettait pas en pains comme dans l'Hindoustan¹¹⁶⁹. Une vingtaine d'années plus tard, Cauche¹¹⁷⁰ allait donner des détails montrant le contraire de ce que Mandeslo avait relevé auparavant. Y a-t-il eu influence venant de l'extérieur ou les Malgaches ont-ils trouvé plus de commodités en partageant l'Indigo en pains ? « La couleur qui leur plaît le plus est la bleue, elle vient de l'arbrisseau indigo, ainsi le nomment les Portugais... Les Madagascarois n'apportent pas tant de façon à tirer le pastel que les Indiens ; ils pilent les feuilles avec leurs branches encore tendres et en font des pains, chacun de la pesanteur de trois livres qu'ils font sécher au soleil ; lorsqu'ils veulent teindre, ils en pilent un ou deux ou trois, suivant les besoins, et mettent la poudre dans des pots de terre qu'ils font bouillir avec de l'eau sur le feu, puis retirent les pots, laissent refroidir ce qui est dedans, y trempent leur coton ou leur soie qu'au bout de quelque temps ils retirent teints d'un beau bleu brun éclatant »¹¹⁷¹. Estienne de Flacourt dans son *Histoire de la Grande Isle Madagascar* de 1658¹¹⁷² permettra à des scientifiques comme Alfred et Guillaume Grandidier d'étudier et d'approfondir leurs connaissances sur Madagascar. En 1777, le traitant-voyageur Nicolas Mayeur (1747-1809) vit que les gens d'Andrantsay (la région de Betafo) ne savaient teindre leurs tissus qu'en rouge, avec l'écorce du *nato*, et en bleu avec l'Indigo qui abonde dans leur pays et qu'ils manipulaient fort bien¹¹⁷³.

l'histoire le retiendra comme le symbole du début de la puissance hollandaise dans l'histoire au XVII^e siècle. Ce voyage de 1595 dut avoir un « break » à Madagascar, car il a fallu réparer les navires et enterrer 70 marins, d'où le nom du site du « Cimetière des Hollandais » et les renseignements donnés par Cornelis de Houtman sur la région. Ce dernier fut tué dans une bataille navale contre la première femme amirale, *Keumalahayati*, dans l'histoire de la Marine des temps modernes, aux environs du Déroit de Malacca, que les Aceh gardaient farouchement en 1599 !

¹¹⁶⁸ Joseph Albrecht von Mandeslo, *Voyage en Perse et en Inde* (1637-1640) ; page à la cour du duc Friedrich III von Schleswig-Holstein, il fut envoyé à 17 ans, en 1633, pour une expédition à but commercial et il passa par Saint-Augustin de Madagascar !

¹¹⁶⁹ A. Grandidier, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, 40 vols.

¹¹⁷⁰ - François Cauche est un voyageur, parmi les premiers explorateurs venus à Madagascar. Il a publié en 1651 sa *Relation du voyage de François Cauche de Rouen, en l'île de Madagascar, îles adjacentes et côtes d'Afrique en 1638*. Paris, 1651. Estienne de Flacourt réfutera une partie de son récit.

¹¹⁷¹ Cauche, *Relation du voyage de François Cauche de Rouen, en l'île de Madagascar...*, *op. cit.*, p. 150.

¹¹⁷² E. de Flacourt, *Histoire de la Grande Isle Madagascar*, 1658, p. 133.

¹¹⁷³ N. Mayeur, *Voyage au pays d'Ankova*, 1777.

Chapelier, en 1803 raconte que les Betsimisaraka versent de l'eau bouillante sur les feuilles de l'*engitra* et qu'ils y font tremper ensuite les fibres de raphia, qu'on a soin de retourner dans tous les sens afin qu'elles s'imprègnent bien de la couleur ; on les retire, on les fait sécher et on jette de nouveau sur elles de l'eau chaude à laquelle on ajoute des feuilles fraîches.

Dans le Boina, les Sakalava se servent pour teindre en vert et en bleu foncé d'une infusion de feuilles desséchées du *nentsy* (*netsy*) ou Indigotier ; l'immersion dans deux ou trois bains successifs suffit pour obtenir la première couleur (le vert), pour l'autre, il en faut cinq ou six ; en y ajoutant des feuilles de tamarinier ou du jus de citron, on a un bleu clair¹¹⁷⁴.

L'Indigo a donc une couleur « générique », le bleu qui porte son nom ; mais comme l'a relevé Alfred Grandidier, le chevalier de Froberville, dans son Dictionnaire manuscrit, conservé au British Museum, a souligné que la quantité de la matière colorante contenue dans les divers Indigotiers dépend de la qualité des terres... Il en est de même pour tout ce qui est végétal.

II – Deuxième Partie : L'Eucalyptus : un marqueur foncier et... paysagiste

L'histoire de l'eucalyptus à Madagascar est liée à celle de la colonisation. Et elle ne commence pas avec le Général Gallieni (1896-1905) mais avec le Second Empire français (1852-1870). Les échanges d'espèces forestières avaient été actives tout au cours du XIX^e siècle et en particulier sous l'égide de la Société Zoologique Impériale d'acclimatation créée en 1854. Cette dernière a facilité les actions des différents gouverneurs des colonies françaises et des pays tels que l'Australie dans ce domaine. Les semences ont été échangées entre la France, la Louisiane, l'Indochine, l'Algérie, le Sénégal, le Congo, La Réunion et Madagascar.

Le cheminement des graines d'eucalyptus venant d'Australie vers Madagascar est complexe. Il peut être cependant suivi grâce aux documents historiques. En 1865, l'abbé Dinomé put produire plusieurs plants d'*eucalyptus globulus*¹¹⁷⁵ à La Réunion, voisine de Madagascar et il fit distribuer des graines à plus de cent personnes¹¹⁷⁶. En 1867, sous l'initiative d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, fondateur de la Société Zoologique

¹¹⁷⁴ V. Noël, « Recherches sur les Sakalava », *Bulletin de La Société de Géographie de Paris*, 1843, p. 88.

¹¹⁷⁵ L'*eucalyptus globulus* a été préféré parmi les 1800 myrtacées pour La Réunion et Madagascar pour la remarquable rapidité de sa croissance. D'ailleurs, on peut le retrouver en Australie, au Brésil, en Amérique Centrale. Et si l'administration de Gallieni a porté son choix sur cet eucalyptus, c'est aussi pour sa valeur curative contre le paludisme. En effet, dans son écorce et dans ses feuilles, il existe des poches sécrétrices produisant une essence particulière que l'on retrouve chez les myrtes.

¹¹⁷⁶ A. Dinomé, « Introduction de l'arbre à thé et de l'*eucalyptus globulus* dans l'île de La Réunion », *Nouvelles Annales des Voyages*, 187(6) : p. 236-239, 1865.

Impériale de Paris¹¹⁷⁷, les grands propriétaires terriens vont accepter que leurs terres servent aux premières expériences d'acclimatation de nouvelles espèces. Préoccupé par le défrichement des forêts réunionnaises, l'un d'eux, de Chateaufvieux, introduisit des graines d'eucalyptus qu'il fit semer sur son domaine ou qu'il fit distribuer gratuitement. En 1867, de Chateaufvieux cultivait déjà plus d'une trentaine d'espèces d'eucalyptus¹¹⁷⁸.

Il faut souligner que cette période d'« invasions biologiques », dont celle de l'eucalyptus, coïncide avec la période de réouverture de Madagascar, sur le plan politique, à l'extérieur, et au retour à Madagascar des missions¹¹⁷⁹, en particulier celui des Pères Jésuites de La Ressource-La Réunion, qui furent de tous temps des passeurs en toutes choses.

Ces derniers vont s'adonner à l'embellissement de leurs propriétés tout en voulant marquer leur territoire. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir jusqu'à aujourd'hui des îlots de verdure là où les prêtres ont leurs cloîtres et leurs appartements. Au Grand et au Petit Séminaires d'Ambatoroka, parmi la verdure, les eucalyptus côtoient d'autres espèces dont beaucoup de conifères. Au Collège Saint-Michel à Amparibe, les jacarandas sont plus nombreux et donnent fière allure à tout cet ensemble de bâtiments historiques et imposants.

Mais ici, il faudrait souligner le rôle certain qu'Alfred Grandidier a dû avoir dans ce domaine. De ses voyages au Brésil, en Amérique du Sud, vers les années 1860, il avait rapporté avec son frère Ernest des graines et des plants d'espèces nouvelles. En 1864, il visite Ceylan puis Zanzibar et en 1865, il arrive à La Réunion et vient à Madagascar qu'il ne quittera qu'en 1870, à cause de la guerre de 1870. Aimant la nature et suivant l'air du temps qui était l'attrait et le souci pour les jardins d'essais et d'acclimatation, Alfred Grandidier, aidé de son fils Guillaume, a laissé au patrimoine malgache non seulement une œuvre colossale, mais aussi la connaissance et l'implantation d'une plante telle que l'*eucalyptus globulus*.

Mais c'est le Général Gallieni qui va développer les plantations d'eucalyptus. Dès l'année 1896, des expériences pour promouvoir et améliorer les habitudes agricoles d'une part, et d'autre part l'introduction de

¹¹⁷⁷ Cette société changera plusieurs fois de nom jusqu'en 1967 où elle deviendra la « Société Nationale de Protection de la Nature ».

¹¹⁷⁸ J. Tassin, « Plantes et animaux venus d'ailleurs : une brève histoire des invasions biologiques ». Chevagny-sur-Guye : Ed. Orphie, 2010, 128 p.

¹¹⁷⁹ Madagascar avait connu plusieurs orientations en politique étrangère au XIX^e siècle. L'une avec le roi Radama I^{er} (1810-1828) qui pratiqua avec bonheur la politique d'ouverture avec l'Occident, en particulier les Britanniques et l'autre avec son successeur, la reine Ranaivalona I^{ère} (1828-1861) qui dut faire face aux assauts de l'Occident, par exemple en 1845 avec le bombardement de Toamasina fait par les Britanniques et les Français. La Reine opta pour une politique d'opposition et de fermeture à l'Occident. Son fils Radama II (1861-1863) prit le contre-pied de sa mère. Après son assassinat, la royauté n'était plus que de nom. Le Premier Ministre Rainilaiarivony (1864-1896) devait gérer tant bien que mal les relations de Madagascar avec les étrangers, dans un monde où l'impérialisme était à son apogée.

nouvelles cultures, furent entamées¹¹⁸⁰. Les Hautes Terres Centrales, l'Imerina et le Betsileo, jugées « dépourvues de végétation ligneuse » sont alors l'objet d'intenses boisements et aussi sur la côte est qui doit fournir le bois de construction et le bois de chauffe pour le futur chemin de fer devant la relier à la capitale, Tananarive. Pour ce faire, deux jardins d'essais vont être créés en 1897, l'un à Nanisana¹¹⁸¹ et l'autre à Ivoloina, à une dizaine de kilomètres de Toamasina. D'autres jardins seront créés à Fianarantsoa – il aura 45ha – à Mananjary, à Majunga et à Fort-Dauphin.

Les plants d'eucalyptus venaient des gouverneurs d'Algérie, de La Réunion, des consuls de France à l'île Maurice et en Louisiane et aussi des professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, dont M. Cornu. La colonisation n'a pas lésiné sur les moyens. Toujours en 1897, le service de l'agriculture reçut une collection d'espèces d'eucalyptus et de filaos (*casuarina equisetifolia*)¹¹⁸². Un arrêté du 13 Septembre 1897 stipulait la création aux alentours de Tananarive de quatre périmètres de boisement d'une superficie de 537 ha pour la mise en place de 400 000 jeunes plants. En 1897, la station de Nanisana put fournir 5195 plants et boutures d'arbres d'abri contre vent, des espèces d'arbres fruitiers et des essences d'ombre et d'ornement. En 1898, les livraisons s'élevaient à 122 500 plants. Les pépinières des circonscriptions d'Anjozorobe, Ankazobe, Ampanotokana, Ambohidratrimo, Behenjy, Fenoarivo, Fihaonana, de Tsinjoarivo furent efficaces et produisirent dès 1897 près de 4 millions de jeunes plants que l'on a pu distribuer gratuitement. Peut-être ces résultats sont-ils sujets à discussion, mais à travers les constatations de M. Cornu¹¹⁸³, les jardins d'essai malgaches ont dû obtenir des graines recueillies sur place. Et c'est un exemple à suivre de nos jours au lieu d'attendre des « aides » hypothétiques, orientées et souvent inadaptées...

L'eucalyptus fut introduit à Madagascar dans les années 1857, sur la demande d'Isaac Daullé, chirurgien de la Marine Impériale. Celui-ci s'adressa à Louis de Vilmorin qui donna des graines à acclimater dans les établissements français de Madagascar¹¹⁸⁴. En 1890, au cours de son voyage à Madagascar, le Docteur Catat note entre le village d'Amboasara, en pays tanala et le village d'Antandrokazo en pays betsileo, « l'existence d'arbustes

¹¹⁸⁰ J. S. Gallieni, « Rapport d'ensemble sur la pacification, l'organisation et la colonisation de Madagascar (Octobre 1896 à Mars 1899) », Paris : Henri-Charles Lavauzelle, 1899, 626 p.

¹¹⁸¹ Au temps de Gallieni, Nanisana était un petit bourg suburbain. Aujourd'hui, il se trouve dans le V^e Arrondissement de la ville d'Antananarivo et abrite une grande partie de quartiers résidentiels, l'immense Ambassade de Chine. Et le jardin d'essai a survécu tant bien que mal au milieu de tous ces changements.

¹¹⁸² L. Catat, *Voyage à Madagascar (1889-1890)*, journal de voyage de 296 pages, rempli d'informations relatives à tous les domaines concernant Madagascar. Il a fait 8000km en *filanjana* ; p. 18.

¹¹⁸³ C. Bonneral, M. Kleiche, « Du jardin d'essais colonial à la station expérimentale 1880-1930. Eléments pour une histoire du CIRAD ». Montpellier. Collection « Autrefois, l'agronomie », 1993, 107 p.

¹¹⁸⁴ Anonyme, *Bulletin de la Société Zoologique Impériale d'acclimatation*, 1857. Paris : Victor Masson et fils, vol. 4, 620 p.

groupés sur les hauts sommets dont une variété d'eucalyptus importée récemment »¹¹⁸⁵. Ceci confirme la possible acclimatation entamée en parallèle avec l'île de La Réunion. Une autre preuve que l'eucalyptus était déjà planté à Madagascar, du moins à Antananarivo, est que les « stations » des missionnaires britanniques à Faravohitra, à Ambatolampy, étaient décrites avec d'agréables maisons ombragées d'eucalyptus, de bougainvilliers et des lilas de Perse, sans oublier les jacarandas.

Le Général Gallieni n'est donc pas à l'origine de l'introduction de l'eucalyptus à Madagascar, comme on l'entend souvent. Mais l'implantation effective et à grande échelle de cet arbre fut son œuvre. Leur introduction se situe vers la deuxième moitié du XIX^e siècle, entre 1857 et 1889-1890. Cette introduction a dû être possible dès le retour des Français à Madagascar vers les années 1864-1865 et même avant avec l'avènement du roi Radama II (1861-1863). Car les liaisons maritimes entre les deux îles ont pu faciliter les échanges de ces plantes. L'Eucalyptus importé d'Australie devient peut-être « l'arbre de la colonisation » mais le génie du paysan malgache a su phagocyter tous les avantages qu'il a pu et peut en tirer. L'eucalyptus est employé pour le bois de chauffe, de construction et pour le charbon. Et il s'est imposé dans le paysage surtout en Imerina. Autrefois, l'eucalyptus a servi de marqueur pour les terres nouvellement immatriculées au profit des colons. Aujourd'hui, l'eucalyptus devrait servir d'alternative pour endiguer la pression anthropique sur la végétation et les forêts naturelles. Il peut être utilisé comme une arme politique pour ceux qui appréhendent des stratégies de développement fondées sur une dynamique de l'exportation de produits bruts, non plus considérés comme des sous-produits, mais des produits indispensables donc valeureux, dans un monde où la planète Terre deviendra trop exigüe.

Conclusion : nos impressions après ce travail

L'Histoire des plantes à Madagascar est encore à défricher, qu'il s'agisse de l'histoire des formations végétales ou des périodes et voies de diffusion de plantes nouvelles. Pour la confection de cette communication, nous avons pu recourir à l'*Histoire naturelle* d'Alfred Grandidier de 1902. En plus, cette histoire de plantes n'a pu se concevoir sans l'approche des sociétés qui les ont utilisées et les utilisent, qui les ont cultivées et les cultivent. Et cette approche soulève des questions souvent historiques mais communes aux diverses disciplines des sciences humaines.

A travers les « simples » inventaires de plantes dressés par Alfred Grandidier, la chronologie et les voies de distribution se précisent. Ainsi l'indigo est attesté dans le sud en 1595, en 1639, 1651, 1658, puis en 1777 à Betafo et ailleurs à partir de 1803. On peut aussi supposer que sa présence peut être

¹¹⁸⁵ L. Catat, « Voyage à Madagascar », *op. cit.*, p. 209 ; le docteur Catat donne une petite liste d'arbustes qu'il a recensés à cet endroit.

plus ancienne. Les scénarii de sa diffusion sont flous même si on a mis en avant le rôle des Portugais et l'annotation de son introduction à divers endroits et à diverses époques à Madagascar.

L'histoire rurale, voire environnementale n'est pas la partenaire « obligée » de la longue durée. Elle peut aussi connaître d'autres temporalités. Cette histoire peut suivre des rythmes différents selon les plantes, selon les systèmes de culture et selon l'écosystème lui-même. Et cette diversité et cette disparité sont les deux paramètres qui favorisent paradoxalement la confection d'une histoire globale par le biais de l'histoire des plantes, par exemple.

La diffusion de l'indigo dès le XVI^e siècle dans les autres régions de Madagascar a dans une certaine mesure favorisé l'unité de la langue dans un pays où contrairement au continent africain, l'existence de la centralisation politique a existé même au niveau d'un simple clan (*foko*). D'où cette insistance pour Alfred Grandidier d'avoir noté les noms malgaches de l'indigo que l'on retrouve à peu près identiques dans les régions mentionnées.

L'apport des sources lexicales pose le problème de l'identification des plantes. Comment un tel a-t-il pu dénommer une plante ? Un autre problème est celui du mode de reproduction des plantes avec la facilité qu'avaient les Malgaches de les « naturaliser ». A quel moment et comment ? Les autres chercheurs des autres disciplines sont ici interpellés.

L'intérêt porté à ces deux plantes nous a amenée à sortir de notre périodisation habituelle et à nous munir de documents autres – les documents sur Internet¹¹⁸⁶ – que nos archives classiques. C'est une histoire qui innove en imposant sa périodisation et en invitant à nous pencher sur plusieurs domaines à la fois.

¹¹⁸⁶ Il a fallu chercher les mots scientifiques et voir les illustrations par exemple. Dans nos notes de bas de page nous avons aussi insisté pour donner des informations pouvant inciter à de nouvelles recherches.